TRIBUNE

Climat : « Nous savons. Nous savons tout. Mais nous n'agissons pas conformément à ce savoir »

Les températures records de 2026 devraient mettre fin au déni climatique. Pourtant, l'illusion d'une solution technologique détourne notre attention, retardant des décisions cruciales pour l'avenir de nos sociétés, alerte Guillaume von der Weid, professeur de philosophie.

Offrir l'article Ajouter à mes articles Commenter Partager Climat Cercle

Les canicules inédites de 2026 ont transformé un savoir théorique sur le climat en une expérience terrifiante, rendant impossible de nier l'urgence d'agir. (Photo Siccoli Patrick/SIPA)

Par **Guillaume von der Weid** (Professeur de philosophie, spécialiste des questions éthiques)
Publié le 23 août 2026 à 09:00

Votre abonnement vous permet d'accéder à cet article

Les températures montent sans pourtant entraîner d'actions décisives. Comment comprendre cette inertie, alors même que notre survie à moyen terme est en jeu ?

« Nous ne croyons pas ce que nous savons ». La formule de Jean-Pierre Dupuy (Pour un catastrophisme éclairé, 2002) est à la fois évidente et contradictoire. Contradictoire puisque savoir, c'est dépasser une croyance incertaine (je crois qu'il fera chaud demain), vers une connaissance certaine (je sais qu'il fait chaud aujourd'hui). Comme le savoir valide la croyance et l'absorbe, elle ne peut le contredire. Mais c'est aussi une formule évidente au sujet d'un réchauffement climatique que, malgré sa compréhension depuis un siècle, et celle de ses effets climatiques depuis 50 ans, nous n'avons pas voulu croire, au sens d'y conformer nos modes de vie.

C'est que la vie est là avec ses besoins, quand le savoir est là-bas, avec ses exigences. Quand entre les deux se profile un chemin de sacrifices, on a aucune peine à l'oublier. Le même écart empêche le cancer de dissuader les fumeurs, les accidents les chauffards, la ruine les joueurs, etc.

Un été qui bouscule nos croyances

Cet été 2026 a tout changé. Une grande partie de l'hémisphère nord a connu des canicules inédites qui, cette fois, parlent fort : notre vie est menacée. Impossible de « ne pas croire » que nous sommes en danger : nous l'éprouvons. Nous ne pouvons plus dormir, nous mourons de chaud, nous ne pouvons plus arroser nos champs, nous brûlons avec les forêts. Un savoir inquiétant s'est soudain incarné dans une expérience terrifiante.

Je me souviens de cet hiver, dans les années 2000 où, le tabac ayant été interdit dans les établissements scolaires, je fumais dans le froid avec quelques collègues sur le parvis de mon lycée, quand un professeur de mathématiques plaisanta : « eh bien, le réchauffement climatique, c'est pas si rapide finalement ». Moquerie typique d'un savoir théorique semblable aux commandements divins dont, dans une société laïque, on peut rire car ils ne concernent que ceux qui y croient. Alors même qu'il était de formation scientifique, ce savoir lui paraissait lointain et impersonnel. Aujourd'hui, les plaisanteries ont laissé place aux plaintes. Nous avons senti dans notre chair les prédictions de la science, comme l'enfant puni comprend soudain la règle. La souffrance est la seule source de sagesse.

Mais à présent que la croyance est installée en nous, et vivifiée par l'effroi du pire à venir, puisque « nous vivons l'été le plus frais du reste de notre vie », reste donc la question des actions à entreprendre. Là encore, le savoir est clair : alors que nous produisons en France, en moyenne, 10 tonnes de CO_2 par personne et par an, nous devrions descendre à 2 tonnes pour rester sous les 2 °C d'augmentation des températures (GIEC, 2018). Ce qui veut dire diviser par cinq notre consommation. Cinq fois moins de voyages en avion, cinq fois moins de viande, cinq fois moins de chauffage, cinq fois moins d'ordinateurs, cinq fois moins d'habits. *[L'ADEME propose de calculer son empreinte carbone individuelle en ligne, NDLR].* **Sans doute entendra-t-on certains, à nouveau, dénoncer l'« écologie punitive ». À 40° pendant des semaines, tout le monde a compris qu'il n'est pire punition que de ne plus pouvoir sortir, manger, boire, vivre.Le problème n'est plus un égoïsme à courte vue, mais un biais psychologique et une inadéquation politique.**

« Effet-cliquet »

Le biais psychologique est celui de l'« effet-cliquet » : nous nous adaptons sans problème à l'augmentation de notre niveau de vie, mais très mal à sa diminution, ce qui explique que les personnes dont les revenus diminuent suite, par exemple, à une perte d'emploi ou une maladie, peinent à réduire leurs dépenses. Résultat : plutôt que de renoncer à leur qualité de vie, ils s'endettent. C'est ce que nous faisons budgétairement et écologiquement depuis les années 1970.

Mais quand nous parviendrions individuellement à accepter la division par cinq de notre « confort », resterait l'inadéquation politique entre une marqueterie d'Etats aux régimes politiques, aux histoires, aux économies différentes, et un problème global. Ainsi dès le départ, les pays les plus puissants, étant aussi les plus gros pollueurs, de même que les plus riches au sein de leur population, devraient être les premiers à agir, alors même qu'ils ont le moins d'intérêt immédiat à le faire. Et pourtant, tout doit commencer par là. Car les sacrifices, aussi nécessaires soient-ils, ne peuvent être acceptés que s'ils sont justement répartis.

LIRE AUSSI :

- THEMA - Un observatoire pour mesurer l'impact environnemental de l'intelligence artificielle
- TRIBUNE - Réchauffement : « Sans changement d'échelle immédiat des politiques d'adaptation, nous allons vers la climatastrophe »

Or au lieu de réfléchir à ces deux problèmes décisifs, celui de l'action individuelle et des décisions politiques, nous sommes obnubilés par l'intelligence artificielle. Il est ironique de constater que ce retour de la foi dans la technologie, le progrès, le savoir, nous détourne à nouveau de l'action. Car l'IA ne changera rien. L'IA ne résoudra ni le réchauffement climatique, ni les incendies, ni l'assèchement des sols, ni la disparition de la biodiversité.

Notre problème n'est pas d'en savoir plus. Nous savons. Nous savons tout. Notre problème est d'agir conformément à ce que nous savons, c'est-à-dire d'y croire vraiment. En ce sens, l'IA est l'illusion dangereuse d'un savoir « autonome » qui ferait les choses à notre place, nous épargnant ainsi l'effort, le sacrifice, la souffrance. Cessons de faire l'autruche et sortons la tête de nos écrans. Le défi des années à venir est de réapprendre à faire. Avant que l'autodestruction de nos systèmes techniques nous l'impose.

***Guillaume von der Weid** est professeur de philosophie, spécialiste des questions éthiques.*

Guillaume von der Weid